

la franchise d'un ami, ce serait une folie ; et puis vous ne savez pas même à laquelle des deux sœurs vous donneriez la préférence !

Il y eut un moment de silence. Power, se préparant un autre verre de grog, me laissait à mes réflexions et à mes conjectures.

— Vous est-il défendu de m'en dire d'avantage ? lui demandai-je.

— Eh bien donc ! que faut-il faire ?

— Il faut vous retirer des griffes du major et de sa femme ; il faut, à l'aide d'une manœuvre hardie et décisive, dégager votre corps d'armée, qui est à moitié enveloppé par l'ennemi ; mais cela ne sera pas facile. Dieu me damne ! attendez-vous à une attaque furieuse et à une stratégie des plus compliquées. C'est pourquoi, mon brave camarade, prenons, comme on dit, la carte du pays, et étudions le terrain.

Ici Power avala son verre de grog et me traça ses instructions : pour les exécuter, il ne nous restait que la journée qui commençait. Je sentais toute l'immensité du Péril, et je montrais autant d'ardeur à le fuir que j'avais mis d'imprudence à le chercher.

— Enfin, me dit Power, quand il eut achevé ce qu'il appelait sa démonstration stratégique, si tout cela échoue, si les dispositions du major renversent notre plan de bataille, pour dernier moyen, pour ressource suprême, il vous restera de prononcer mon nom.

— Votre nom ! lui dis-je.

— Mon nom, répéta-t-il en détournant les yeux. Oui, annoncez au major Dalrymple et à sa femme que vous désirez consulter votre ami, le capitaine Power, débarqué de la veille. Cela suffira.... Mais n'employez cette arme que lorsque vous aurez épuisé toutes les autres.

— Et voilà tout ? demandai-je plus étonné que jamais.

— Voilà tout. Plus tard vous saurez mon secret.

Je dus me contenter de cette espérance, Le jour commençait à poindre. Power et moi, nous nous jetâmes sur un lit, et nous dormîmes tout le reste de la matinée.

Dès que nous fûmes réveillés, nous commençâmes les préparatifs de notre départ.

— Alerte ! alerte ! me cria Power, qui s'était avancé vers la fenêtre. Je vois le major Dalrymple qui traverse la rue... sur mon âme ! il a endossé son frac brodé. Vous ne m'auriez rien révélé de votre position à son égard, que j'aurais deviné ce qu'il y a sous le vent.

— Qu'est-ce donc ? lui dis-je ; que me fait l'habit brodé du major ?

— Mais, Malheureux, c'est l'habit des explications. Jamais le major ne l'endosse que lorsqu'il va demander à un pauvre diable d'amou-

reux comme vous quelles sont ses intentions... Ce que vous fait cet habit ! Demandez plutôt aux criminels ce que leur font la toge et l'hermine du juge. Vite ! décampez. Il ne faut pas que le major vous rencontre ici. Profitez du moment, et courez chez lui pendant qu'il est dehors.

J'achevai à la hâte de m'habiller, et je m'échappai par les jardins, tandis que le major Dalrymple montait les marches de l'escalier avec une lenteur appropriée à la circonstance.

Avant que j'eusse eu le temps de rassembler mes idées, je me trouvais devant la maison du major ; la porte en était entr'ouverte. Je m'y glissai d'un pied furtif, et, au lieu d'escalader les marches de l'escalier quatre à quatre, ainsi que j'avais l'habitude de le faire, je m'arrêtai dans un petit parloir situé au rez-de-chaussée, et je chargeai le vieux domestique irlandais d'annoncer à sa maîtresse, Mistress Dalrymple, que je désirais avoir avec elle un moment d'entretien, si toutefois l'heure lui agréait.

Il y avait sans doute quelque désordre dans mes manières, quelque émotion dans ma voix, quelque égarement dans mes yeux, ce peut-être l'heure inaccoutumée de ma visite, et la circonstance que j'attendais au parloir, au lieu de monter au salon, frappèrent-elles l'esprit de Matthew ; c'était ainsi qu'il s'appelait. Quoi qu'il en soit, il ferma sur nous avec précaution la porte du parloir, contre laquelle il s'appuya. Il jeta autour de lui un regard circonspect, pour s'assurer que nous étions seuls, et, tournant vers moi son visage silonné de rides, il me recommanda par un geste le silence.

Ces préliminaires ne me surprirent que médiocrement de la part de Matthew, dont la tête était, disait-on, un peu dérangée. C'était un vieillard courbé par l'âge, et sur les traits duquel les passions ou les malheurs avaient laissé une empreinte profonde. Il n'avait rien de la gaieté irlandaise. Il était sombre, morose, irascible, et ses yeux gris brillaient parfois d'un feu sinistre, dont on avait peine à soutenir l'éclat. J'avais déjà eu souvent l'occasion de lui adresser quelques mots de bienveillance, et de lui faire de légers présents. Aussi me témoignait-il beaucoup d'empressement et d'affection whenever il me parlait. Je l'avais lu dans ses regards, et j'étais décidé à lui rendre le service qu'il avait sans doute à me demander.

— Eh bien ! Matthew, lui dis-je, qu'y a-t-il ? que désirez-vous de moi ? Et en même temps je lui mis une guinée dans la main.

— Och ! s'écria-t-il d'une voix contenue, que Dieu bénisse votre honneur ! que la vierge et tous les saints anges !... mais il faut, oui, il faut que vous sachiez....

— Matthew ! proféra une voix aigre, que je